

Marie Nizet
LE BONHEUR
Vers lus au Banquet de L'Union littéraire
Le 1^{er} mars 1879

Oh ! ne cherchez pas trop loin
 À travers l'espace
La chimère, le besoin :
 Le Bonheur qui passe !

Il n'a dans nul lieu secret
 Demeure ni règle,
Et son aile lasserait
 Jusqu'au vol de l'aigle.

Il craint le désir jaloux,
 Le vœu romanesque ;
Il faut, pour qu'il songe à vous,
 N'y plus songer presque !

Vous dont les pleurs ont voilé
 La sombre prunelle,
Peut-être il vous a frôlé
 Du bout de son aile !

Quand vous quittiez l'âtre en deuil
 Qui vous a vu naître,
Le Bonheur, à votre seuil,
 Vous guettait peut-être !

Au bord de votre chemin,
 Souriant et tendre
Il s'offrait, et votre main
 N'avait qu'à le prendre.

Peut-être qu'il vous a dit,
 Ce jour ou la veille,
Sans que nul ne l'entendît,
 Un mot à l'oreille.

Mais vous, qui suiviez des yeux
 Quelque ombre lointaine,
À son appel gracieux
 Prîtes garde à peine.

Vous n'avez pas reconnu
Son être impalpable !...
Et le Plaisir est venu,
Ce Bonheur coupable !

Le Bonheur, ce n'est pourtant
Qu'un sourire, un songe,
Une parole, un instant
Qu'un instant prolonge.

Un espoir qui dure peu,
Qui trompe et caresse,
Et puis le contact de feu
D'une main qu'on presse !

Quand le Bonheur disparaît,
Chassé par un charme,
Il laisse au cœur un regret,
À l'œil une larme.

Il emporte de nos jours
La part la meilleure :
Mieux vaut l'ignorer toujours
Que l'étreindre une heure !

S'il prenait jamais souci
D'être enfin votre hôte,
Oh ! cachez-le bien, ainsi
Qu'on cache une faute.

Il aime l'ombre, le bruit
Toujours l'effarouche,
Il vit de mystère, il fuit
Sitôt qu'on le touche !

L'homme le plus pris aux noeuds
Du destin aride
Peut sentir dans ses cheveux
Son souffle timide.

Souvent il vient en surnois
À ce qui succombe ;
On l'a rencontré parfois
Au bord de la tombe.

Il est là dans quelque coin,
Prêt à vous surprendre...
Le Bonheur n'est jamais loin,
Pour qui sait l'attendre !